

Gérard-Marie Thomas

ZITO

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-2482-1

© Gérard-Marie Thomas

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Avant-propos

Le 3 septembre 1939, le Royaume-Uni et la France déclarent la guerre à l'Allemagne. Le 10 mai 1940, après une offensive générale, l'armée allemande occupe la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. L'armée belge est soutenue par des unités françaises et britanniques. Le 12, les blindés de Guderian foncent sur Sedan. Le 17, le général allemand franchit l'Oise. La route de Paris est ouverte. Après cette offensive, les Anglais se replient sur Dunkerque. Le 10 juin, le gouvernement français quitte Paris pour Tours. Devant le refus d'intervention de Churchill, une majorité d'anglophobes pense que l'Angleterre se battra jusqu'au dernier Français. C'est l'exode. Le 14, les Allemands occupent Paris. Le 16, Pétain demande l'Armistice : il est signé 6 jours plus tard à Rethondes.

Après l'installation du gouvernement à Vichy, la France est partagée en deux. Dans sa partie occupée, aux premières heures de l'invasion, est née au niveau politique, une acceptation pleine et entière de la décision du Maréchal. Ce sont ces événements qui ont marqué les débuts de la « collaboration ». Cela s'est d'abord manifesté sur les façades des édifices publics où ces « gens biens » se sont empressés avec la plus grande bienveillance, de laisser remplacer nos couleurs nationales par des drapeaux à croix noires sur fond blanc cerclé de rouge. Ces couleurs ont tout de suite séduit une frange de la population installée en zone occupée et si elles en ont irrité d'autre et les premiers ont adopté le bras tendu et le : « Heil Hitler » qui allait avec.

Dans Paris, au niveau de la circulation, les panneaux indicateurs se sont adaptés à la langue de Goethe. On s'est habitué, contre mauvaise fortune, bon cœur, au mauvais goût ambiant. L'affichage dans cette langue d'outre-rhin, si belle auparavant, présentait dès lors, pour les opposants, ce qu'elle pouvait offrir de plus désagréable à leurs yeux et à leurs oreilles. Aux yeux et aux oreilles de ceux qui refusaient la soi-disant inévitable réalité.

Rapidement, sur les artères de la Capitale et dans les villes au-dessus de la ligne de démarcation, les doryphores se sont mis à pulluler. A Paris, des véhicules militaires et des vélos-taxis ont remplacé

les rares voitures de particuliers que la rigueur des temps et les restrictions de carburant ont contraint à adopter la bicyclette. Et de fait, chaque jour qui se lève, même si le soleil est de la partie, se revêt d'un froid glacial. L'ombre noire du corbeau de la chanson plane sur les trottoirs où des files de dizaines de ménagères impatientes attendent l'ouverture d'une épicerie aussi peu achalandée qu'inhospitalière. Dès le rideau levé à la manivelle, un vent de satisfaction naît qui s'évanouit aussi vite qu'est apparu l'épicier aryen sur le pas de sa porte, criant haut et fort qu'il ne reste plus rien. S'élève alors, une vague de rouspétance que, seule, une voiture de la Wehrmacht passant à allure modérée, semant la crainte, fait taire momentanément.

Chapitre 1

PARIS, 1943

Que l'on soit piéton ou automobiliste, si l'on descend le boulevard Arago depuis la place Denfert-Rochereau, on arrive rue Messier et là, on ne peut éviter ces hauts murs, faits d'épais moellons qui entourent un bâtiment de fort sinistre allure, aux fenêtres haut perchées, imprenable forteresse des temps modernes : la prison de la Santé. Plus loin, une autre rue, du nom de cette bâtisse si peu accueillante, fidèle miroir de la tristesse du quartier. Si d'aventure, nos pas ou nos roues, nous guident en ce lieu, en face du 42, ledit promeneur ou automobiliste pourra découvrir la seule note sympathique, le seul élément d'humanité existant dans le coin, un bistrot dont la raison sociale : « Ici, on est

mieux qu'en face »¹, aurait tendance à dénoter dans le décor.

En cette matinée, la noirceur d'un ciel d'orage vient ajouter une touche supplémentaire à l'angoissante froideur des lieux. Une pluie drue, froide, grasse et pénétrante tombe, recouvrant les pavés d'une pellicule glissante. De ci de là, des trous dans la chaussée recueillent l'eau qui, à l'apparition du prochain rayon de soleil, serviront de buvettes à toute une gente ailée, voletant et piaillant. De l'autre côté des murs, du côté des gardiens comme des prisonniers, on ressent la même moiteur, une atmosphère pesante et les conditions météorologiques ne sont pas les seules en cause. Si malgré tout et cela se discute, bien évidemment, on peut se sentir « protégé » par l'univers carcéral, on n'oublie pas pour autant qu'au-dehors, la guerre est là, présente et qui sévit avec ses restrictions alimentaires et l'omniprésente privation des libertés. La guerre est responsable du malheur ambiant et de la misère des peuples qui la subissent. Et en ces lieux, tout prend des allures disproportionnées. Du fait de l'incarcération, tout ici, reflète un climat encore plus délétère. Dans cette France divisée, chacun partage son ressentiment en fonction du bord qu'il a choisi. Est-ce une volontaire radinerie, un mépris envers le résident forcé d'y habiter ou le fait de la guerre qui fait

¹ Aujourd'hui, ce bar a disparu, remplacé par un immeuble.

que les couloirs y sont plutôt éclairés à l'économie, ajoutant à la morosité environnante ?

Dans ce décor gris couleur « souris effrayée », peint à une époque qu'aucune archive n'est en mesure de renseigner et dont personne ne se souvient tant les temps en sont immémoriaux, une ombre s'approche. Nous sommes dans l'un des couloirs évoqué dans le paragraphe précédent où une grande silhouette trapue, vêtue d'une chemise d'un bleu sombre se détache sur la lourde porte grise. Cette silhouette a pour nom, Théobald Perrier, un gardien qu'en ces lieux, on nomme plus couramment, maton. Sa grosse main velue écarte d'un geste sec le volet du judas. Sa fonction lui impose d'afficher en permanence, un air dur, peu amène, ce qui de prime abord, n'a rien d'une obligation pour cet homme à la quarantaine bien sonnée. Cet homme ne s'impose rien. C'est un vrai méchant et c'est avec une expression de haine viscérale qu'il colle son œil à l'œilleton comme un poulpe entoure sa proie de ses ventouses. Pas un mot, pour ne pas éveiller l'attention de l'autre qu'il observe à travers la pièce d'optique. Perrier fait rapidement un tour d'horizon de l'espace exigüe de la cellule. Son air est jouissif à voir l'autre en situation inférieure. Avec l'acuité du vautour, il balaie, il scrute, il ne perd rien de l'attitude figée dans le sommeil de François Zito, un grand type brun à la corpulence d'un lutteur de foire. Le ventre plaqué à sa paillasse, le prisonnier

savoure les derniers instants de calme d'une nuit qui peu à peu, s'efface au profit du jour, en l'absence de ce « fantôme » qui lui permet encore d'apprécier cette tranquillité. Mais soudain, la clé tourne sèchement dans la serrure et ce bruit vient le perturber. Zito s'agite. Deux secondes auparavant, on aurait pu croire qu'il dormait. Pourtant, ce n'est pas ce grincement de vieille ferraille qui le fait sursauter. Dans sa situation, on vit comme les chats, on ne dort que d'un œil. Et bien que ces sons fassent partie de la vie courante, on ne s'y habitue jamais réellement et il faut bien reconnaître que c'est un truc à vous pourrir une fin de nuit. C'était bien le résultat escompté par Perrier. A voir son sourire vainqueur, on peut conclure que l'homme est même fier de son coup.

Zito fait un demi-tour sur lui-même, ponctué d'une série de grognements assez énervés. Après ce grincement, l'autre se fait une joie de faire taper la porte contre le mur et de faire une entrée « triomphale » en jouant de son état de supériorité, en montrant que c'est lui le chef, en occultant de son imposante masse, le faible éclairage du couloir. Le détenu se contente de rouspéter et son manque évident de réactivité, dû à un mépris total, n'est pas du goût du maton. Ne le trouvant pas assez prompt, Perrier en remet une couche avec un énergique coup de brodequin lancé contre la porte. Et ce n'est pas parce qu'il vient de faire un bond, que Zito se lève pour

autant. Pour l'heure, il continue de pester. Des mots qui, s'ils sont incompréhensibles, n'en sont pas moins inamicaux. Deux mots, cependant, font exception, bien audibles : « casse-couille ». D'un œil noir et figé comme celui qu'on imagine de la part d'un bourreau sous l'Ancien Régime ou bien avant, une sorte de Geoffroy Thérage², la sueur et la crasse en moins. Perrier fixe le détenu, debout, les bras croisés, adressant à cet homme, un regard cruel. Mais Zito s'en fout comme de son premier bavoir et c'est ce qui déplaît au maton et qui fait grimper d'un cran, sa mauvaise humeur. A chacun de ses passages, c'est le même rituel.

Zito a daigné se retourner, mais juste daigné. Et maintenant qu'il l'a vu, il se retourne sur le ventre, seule manière pour ne plus voir la sale gueule de l'intrus, de l'indésirable, de la tête de con, autant d'agréables sobriquets dont il a l'habitude de l'affubler. Sa présence l'a fortement agacé. A l'issue d'un nouveau lourd retournement, il voit à travers un regard embrumé encore plongé dans sa nuit, le gros et antipathique geôlier qui le nargue d'un rire sardonique. Si la sympathie est le mot qui définit le plus mal Perrier, le naturel de Zito est celui d'un homme bourru et aucun des deux n'a rien à envier à l'autre, sauf que l'un est un homme libre de ses mouvements et qui ne se prive pas de le

² Le bourreau de Rouen qui a brûlé la Pucelle d'Orléans.

faire savoir, toujours prêt à faire une vacherie à celui qui a perdu sa liberté. L'aversion de Zito envers ce personnage est d'autant plus justifiée que le sort l'a installé du mauvais côté de la barrière. Mais enfin, qui est vraiment du bon côté de cette « barrière » ?

La situation de Perrier est discutable et serait même motif à débat, un long débat au cours duquel personne n'aboutirait à une définition satisfaisante, car du fait de sa fonction, le gardien est amené à passer une partie de ses journées en prison. Quelque part, devant partager l'espace, lui aussi, doit se sentir un peu prisonnier. Sa grande chance, une fois sa journée terminée, c'est de pouvoir quitter l'univers carcéral, alors que Zito et tous ses congénères, eux, sont des permanents. A chacune de ses « visites », dès les premiers instants, les deux hommes échangent quelques noms d'oiseaux. C'est devenu une tradition. La hargne dans la voix, Zito apprécierait de pouvoir pioncer tranquille dans cette putain de taule. Vue par Perrier, l'interprétation de ces instants est toute différente et sans tarder, il lui fait savoir sur un ton qui ne souffre pas la réplique qu'il n'est pas là pour roupiller. S'ensuit un : « Debout, feignasse ! ».

Le visage fatigué par une nuit, d'où le sommeil a été absent, Zito, porteur d'une barbe de trois jours, n'a d'autre choix que de se lever. Qu'il ait l'air abattu n'est pas la priorité de Perrier. L'air

du temps, période troublée s'il en est, l'a totalement déshumanisé. En se grattant le cul, Zito s'en va pisser et lâche au passage, un pet bruyant, suprême mépris envers l'ennemi déclaré, mais pour Perrier, tout ça n'est que brouille et le cadet de ses soucis. Comme l'un déteste l'autre autant que l'autre déteste l'un, il s'en moque éperdument. Son rôle n'étant pas de se faire aimer, il ne donne aucune suite verbale à la bruyante manifestation. Mieux, il semble se dire : « S'il n'y a que ça pour te faire marrer ! » et il le toise dans un haussement d'épaules chargé de dédain, ce à quoi, Zito répond par un nouveau pet tout en refermant sa braguette. Dans un soupir, le détenu lui oppose un regard qui véhicule toute l'aversion qu'il peut lui témoigner, tout le dégoût, en réponse à l'hostilité quasi congénitale dont l'autre peut le garantir. Une chose est certaine : entre les deux hommes, la hache de guerre, déterrée parce que ça fait partie de l'ordre naturel des pratiques en ces lieux, les place encore loin d'une table de négociation autour de laquelle ils ne s'installeront jamais. Que signifie cette présence aussi matinale et totalement justifiée ?

A l'extérieur de la cellule, un autre gardien attend. Conformément à l'usage propre au matin, Perrier va chercher auprès de son collègue, un bol de café noir et une miche de pain qu'il lui tend sans aucun protocole en annonçant, toujours de son rire gras et sardonique, que le

petit-déjeuner est servi. En fait, il n'a rien dit, il n'a prononcé aucun mot, parce que ces mots n'ont pas leur place dans une telle relation, mais dans son regard, Zito les a vus et il les a entendus. Mieux vaut qu'il n'ait pas parlé, car s'il les avait prononcés, son air aurait tellement été chargé d'animosité que Zito aurait pu lui lancer...

- Tu peux te le carrer dans le cul, ton jus de merde, fumier !

Par contre, lui, il l'a dit. Perrier le toise d'un air tout aussi « supérieur » qu'à l'aller, tourne les talons et claque la porte derrière lui. La clé tourne, puis grince et le silence reprend ses droits, légèrement perturbé par les bruits venant du couloir où se poursuit la distribution. La disparition de Perrier n'efface pas pour autant, son air atrabilaire. En cette seconde, il est impossible de lire dans les pensées de Zito, mais on se doute bien que si elles s'adressent au gardien, son visage reflète précisément le réel mépris qu'il lui témoigne, un mépris, que même avec un grand talent, il ne pourrait simuler. Oui, là, Zito pense à Perrier. En rejoignant sa paillasse, d'un geste brusque, il dépose son bol à terre. L'ersatz se renverse et se répand en un liquide noirâtre plus en rapport avec du jus de vieilles chaussettes portées durant de longues semaines que le nectar qu'aux temps de la paix, on pouvait encore déguster au bistrot du coin. En fait, ce breuvage n'a de café que le nom qu'on veut bien lui donner.

Chapitre 2

La matinée, déjà bien avancée, laisse inchangées les prévisions pessimistes annoncées dans les journaux de la vieille. La météo n'a rien modifié à son programme et elle étale toujours le même ciel triste, gris et sombre. La pluie s'est intensifiée. Il pleut comme vache qui pisse. Par l'unique vasistas armé d'épais barreaux, Zito observe l'unique spectacle qui s'offre à lui : le ciel. Si proche, sans ce carreau qui forme barrière, cette pluie tombant de biais, lui arriverait en plein visage et le rafraîchirait. Hélas, l'épaisseur de verre l'en isole et il rêve qu'il est à l'extérieur, qu'il profite de ses effets bénéfiques, que cette pluie le débarrasse de l'insupportable moiteur dont sa chemise est l'éloquent témoignage, surtout si l'on s'attarde du côté des aisselles³.

³ Sans commentaire.

Les instants d'une évasion fictive passés, loin, très loin du fétide de sa cellule, Zito retrouve sa paille et sa puanteur. Pour cela, il a dû traverser la flaque de café, donner un coup de pied au bol qui termine sa course contre le mur, mais étant en métal, il est de fait, incassable. Qu'il ait pu se briser, s'il avait été dans une autre matière, verre ou terre cuite, ne l'effleure pas une seule seconde. C'est un détail dont le prisonnier qui s'allonge sur le dos ne se soucie guère. Pour passer le temps, il lève la tête vers la petite étagère située au-dessus de sa tête. C'est en somme, un regard machinal lancé vers quelques objets hétéroclites, comme un briquet, un paquet de gris et quelques livres. Rien de bien passionnant : des romans policiers à trois sous. Dans un redressement digne d'un acrobate de cirque, Zito en saisit un au hasard parmi les quatre, se recouche et s'y plonge immédiatement. Une couverture faite d'une feuille de journal qui annonce un braquage, recouvre le titre. On ne saura pas ce qu'il lit. Peu importe, car finalement, ce livre ne présente sans doute pas un grand intérêt. Sauf pour lui et s'il semble s'en délecter, c'est surtout parce qu'il faut passer le temps d'une façon ou d'une autre. Il y a bien la promenade, mais elle n'occupe qu'une infime partie de ces longues journées à ne rien faire. Les secondes, les minutes, les heures s'écoulent interminables et il faut bien tuer le temps. Ces pages, lues et relues sont toujours les mêmes, mais à chaque lecture, elles l'aident si bien à

s'évader. Et même si Zito en connaît chaque ligne, la place exacte de chaque virgule, de chaque point, l'histoire n'en reste pas moins « captivante ».

Une heure est passée. Les chapitres ont défilé tant et si bien qu'il n'entend pas l'importunant et assourdissant bruit de clé qui tourne dans la serrure. Disons plutôt qu'il ne veut pas, qu'il ne veut plus l'entendre. Ce n'est plus une surprise. Il ne sait que trop qui est l'espèce de grand con qui s'agite derrière cette fichue clé, mais tout cela fait partie des obligations et quand la porte s'ouvre, c'est pour constater le retour de l'inévitable visiteur. A regrets, il abandonne sa lecture.

- Encore lui ?

Lui, on le devine sans le nommer : c'est Perrier. Ce retour n'enchanté guère Zito et comme à chaque fois, il ne se gêne pas de lui signifier son déplaisir. Le maton, non plus. Echange de bons procédés. Passé les gentillesse d'usage, celui-ci entre, inébranlable, se plante devant la porte qu'il a laissée ouverte et nargue le prisonnier, se gausse doucement, laissant étinceler l'or d'une dent de devant. En l'interpellant d'une voix sonore, il déclenche chez ce dernier, un froncement de sourcils. Et il en profite, démontrant à Zito, si besoin était, qu'il est le prisonnier et lui, le gardien. Et c'est le gardien qui mène la danse. A un ordre donné, on obéit.

Tout ça pour lui annoncer qu'il est convoqué dans le bureau d'Augustin Mainville et qu'il doit l'y conduire immédiatement.

L'administration de l'établissement pénitentiaire est séparée des cellules par des couloirs interminables, des escaliers pas faciles à monter pour des jambes engourdies par des heures de sieste forcée et qui ont oublié ce que marcher veut dire. Naturellement, c'est Zito qui ouvre la marche, suivi de l'inquisiteur qui ne le lâche pas d'une semelle, le doigt sur la gâchette, prêt à tirer, au cas où lui viendraient des vellétés de poudre d'escampette. Il est clair que Perrier attend l'instant où, au moindre écart, il pourra défourailler et même si pour l'heure, il ne le voit que de dos, il concentre ses efforts à tenter de deviner les pensées les plus secrètes de ce type qu'il ne peut s'empêcher de soupçonner de vellétés d'évasion, baignant dans une absolue fourberie, certain qu'à chacun de ses pas, il échafaude le scénario d'une entourloupe mûrie dans l'isolement des quatre murs de sa cellule. L'un, sur le qui-vive, surveille l'autre qui le hait. Dans une telle relation, on peut dit qu'on a affaire avec un couple d'enfer. Comme je l'écris plus haut, on est toujours tenté de se demander qui est le plus prisonnier des deux. Celui qui vit en cellule ou le surveillant qui, lui aussi, passe la moitié de sa vie en prison ?

Arrivés au bout du dernier couloir, Perrier ouvre une lourde porte avec toujours le même cérémonial quasi jouissif de la clé qui grince dans sa serrure et puis, sans honneur et avec l'envie de lui foutre son pied au cul, juste pour le plaisir, il invite cet « ami » à passer. Désertée depuis la fin de la promenade, la cour est toujours copieusement arrosée par une pluie battante, froide et glaciale. D'un œil acide, le cruel exprime ses regrets chargés d'une hypocrisie chronique, allant même jusqu'à déclarer, dans une mimique qui caractérise un type qui se fiche ouvertement de sa gueule, que s'il avait su, il aurait pris un parapluie. Zito est bien loin de tout ça. Il ne donne pas suite au sarcasme de celui qui détient les pouvoirs. Tout au long de sa vie, il en a entendu d'autres et des pires, ce qui fait qu'une mauvaise blague de plus ou de moins, venant de si bas, lui passe au-dessus de la tête et ne l'empêchera pas de vivre. D'ailleurs, il ne cille même pas à cette forme d'humour débile. Mais si l'un doit affronter les caprices de la météo, il en est de même pour l'autre. Perrier s'est payé sa tête, ce n'est pas pour autant qu'il va pouvoir passer entre les gouttes et Zito, dans un sourire vicelard, savoure sa revanche en l'invitant à regarder le ciel. Le geste ne fait ni froid, ni chaud à Perrier. L'homme n'est pas du genre « démontable ». Il est du genre « réponse à tout » et il s'en moque, lui, de la pluie, la casquette bien vissée sur la tête, opposant une nouvelle fois avec arrogance, sa

ferme intention de rabaïsser le prisonnier à son rang de « dominé ».

- Je ne crains rien, moi, j'ai ma casquette.

Alors qu'il n'est que sur le pas de la porte, déjà dégoulinant de pluie, Zito lui lance un regard méprisant.

- Tu peux crever, connard !

Et voilà le énième échange amical de la journée, salué d'un sourire qui en dit aussi long sur l'indifférence de Perrier à l'égard de Zito. D'un geste large de la main, il lui propose de s'avancer de quelques pas.

- Ce ne sera pas long !

Quelques mètres les séparent de la porte d'accès au secteur administratif. Quelques mètres sur lesquels, tous deux ne vont pas pouvoir éviter de se prendre une bonne saucée, mais Perrier est le « maître » des opérations et avant que la traversée ne commence, il goûte le plaisir à l'imaginer, arrivant au bout, complètement trempé. Et Zito s'élance, court et Perrier, pour ne pas se faire semer, craignant que par un mauvais coup du sort, il ne lui échappe, lui emboîte le pas à la même allure. Dans un lieu aussi clos, on se demande bien où Zito pourrait aller. Une chance que la cour ne soit pas si vaste. La distance est rapidement franchie. Les voilà à l'entrée du bâtiment, au sec, si l'on peut dire, abrités sous un petit auvent. Zito, trempé, peut souffler. Quelle n'est pas sa joie, impossible à dissimuler de voir l'autre crétin dans le même état que lui.

Le rebord de sa casquette lui sert de gouttière et l'eau finit sa course sur ses épaules. Sa chemise est trempée et tandis que l'un se délecte de la situation, l'autre plonge dans une colère qu'il ne peut exprimer que verbalement.

- Avance, fumier !

Et encore un long couloir. Et puis, la « promenade » se termine par deux coups brefs sur la porte du bureau du directeur, suivis d'une réponse tout aussi brève.

- Entrez !

Le mot a claqué, fort et autoritaire. Or, passé la porte, on est confronté à un surprenant contraste. A l'avoir entendu, on se dit qu'on va brusquement faire face à une espèce de brute, un colosse à l'air aussi peu amène que son subalterne. C'est tout le contraire. Et l'on ne peut qu'être surpris de découvrir un petit homme maigrichon à l'air plutôt sympathique, affalé dans son fauteuil, parce que très certainement las des tracasseries administratives imposées par l'Occupant.

Zito connaît le directeur pour avoir été à plusieurs reprises, client de son hôtel sans étoile. Si le service laisse beaucoup à désirer, en revanche, Mainville est le seul être vraiment sociable qu'il ait croisé depuis qu'il est détenu et malgré le fossé qui les sépare, il a su apprécier l'humanité du personnage, son ouverture d'esprit : autant de valeurs qui sont loin de

caractériser Perrier. Le directeur n'apprécie pas le gardien. Et pour cause. Mais si l'un n'a pas le droit d'exprimer ses sentiments, Mainville, lui, le supérieur hiérarchique, à plusieurs reprises, ne s'est pas privé de le lui faire savoir.

- Alors, Perrier, qui m'amenez-vous ? Ne vous est-il pas possible de me présenter ce monsieur ? Etant de vieilles connaissances, Mainville n'avait nullement besoin de poser la question. Sa démarche est juste là pour faire comprendre à Perrier qu'il serait temps qu'il se décide à plus de civilités. Enorme travail en perspective. Mainville n'avait pas non plus, besoin de s'enquérir des motifs de sa présence face à lui, puisque c'est à la suite de sa demande que Zito est entré dans cette pièce. Perrier a interprété le message pourtant sans aménité de Mainville, comme une faute commise et verbalement réprimée. Les paroles de sa hiérarchie lui ont juste rappelé de quel côté était l'autorité. Et là, le gardien fanfaronne moins que précédemment. Habituellement, lorsqu'un gardien amène un prisonnier dans le bureau du directeur, même si dans la plupart des cas, c'est sur demande de ce dernier, la règle veut que ledit gardien annonce qu'il introduit le prisonnier « Untel ». Mais Mainville connaît trop bien le bonhomme et il a suffisamment de bon sens pour ne pas s'arrêter à ce détail. Et avec ce nouveau coup d'œil qu'il vient de lui lancer, il lui confirme le peu d'estime qu'il lui témoigne. Détournant son attention sur un dossier, c'est d'un simple revers de main que

le directeur renvoie le maton. Que ce dernier ne s'exécute pas tout de suite, lui déplait et une nouvelle fois, il doit lui signifier de disparaître en ponctuant d'un : « Merci, Perrier ! » Le message n'a-t-il pas été clairement reçu ?

Perrier reste planté là, à mi-chemin entre la porte et le bureau, obligeant à nouveau le directeur à lancer à « monsieur Perrier », qu'il peut disposer. Il faut du temps pour que ça monte au cerveau. Maintenant, le gardien a compris que sa présence n'est plus utile, mais s'il ne part pas tout de suite, c'est parce qu'il est curieux. Ayant amené Zito sans en connaître la raison, il voudrait bien savoir le motif de la convocation. Il ne le saura pas. Et c'est l'air déçu, avec la mimique de regret de celui qui ne pourra pas assister à l'entretien, qu'il se décide à obéir, à la grande satisfaction du directeur qui se félicite d'avoir été enfin entendu du vil personnage. Perrier sorti, Mainville se lève. Sa défiance est pleine et entière et pour être sûr que l'autre ne soit pas l'oreille collée à la porte, il va ouvrir. Personne. Le couloir est désert. A son retour près de Zito, Mainville reprend place dans son fauteuil. S'ensuit un long silence, fait d'interrogations et de suspicion. L'air embarrassé, le directeur ne sait comment exprimer sa difficulté de communiquer sur le message qu'il est chargé de transmettre, prévenant que si tel est son choix, il n'est pas là pour le juger et ne compte pas le commenter.

Comme on l'a vu un instant auparavant, l'homme très poli se rend compte que l'épisode Perrier ne lui a pas permis de dire bonjour. Et il se rattrape d'un : « Bonjour, Zito ! ». Ce dernier le salue d'un mouvement de la tête et d'un « bonjour » plus ânonné que parlé, avant que s'installe un nouveau silence. Zito observe cet homme ennuyé qui ne sait comment aborder le sujet. Loin de lui, l'intention de lui adresser des remontrances. Mainville se borne à indiquer que la nouvelle dont il est porteur lui déplaît souverainement et qu'il n'en approuve pas la finalité.

S'il a éprouvé une grande difficulté à l'exprimer, Zito n'a pas mis du temps à comprendre. Lui, au contraire, affiche un air heureux. Ces mots signifient que bientôt, il va pouvoir quitter la Santé : la Gestapo, sous l'impulsion du voyou Lafont, a accepté qu'on libère des prisonniers de droit commun pour intégrer ses services. Monsieur le directeur n'a pas à se prononcer sur la directive allemande puisque qu'au jour d'aujourd'hui, « ces gens » sont seuls Maîtres en France et seuls juges, provisoirement, du moins, l'espère-t-il. La situation que vit le pays ne l'enchanté pas du tout, mais c'est la guerre et comme aucun politicien n'a su l'éviter, on doit en subir ses désastreuses conséquences. Mainville va plus loin dans son raisonnement, expliquant à Zito qu'en fait, ce n'est pas tellement d'avoir à obtempérer à un ordre qui le dérange. Des

ordres, tout au long de sa carrière, il en a quotidiennement reçus de la Chancellerie et d'ailleurs et il continuera d'en recevoir. De cela, il en a pris l'habitude, mais ce qu'il juge choquant, c'est que cet ordre vienne d'un envahisseur étranger à la Patrie, de cette autorité d'Occupation qui, selon lui, n'a rien à faire dans le pays. Là, ça ne va plus. Mais comme il vient de le préciser, dans cette affaire, il n'a pas droit au chapitre. La seule chose qu'il lui reste à faire, est de se conformer à l'ordre du plus fort et de le remettre aux Allemands.

A onze heures, les formalités accomplies, réduites à un simple bordereau de transfert, le jeune et blond SS Sturmscharführer Schmidt, dans son uniforme noir et avec l'air méprisant du parfait représentant de l'Allemagne nouvelle, prend « livraison » de Francesco Zito. A la première seconde, quelque chose lui déplaît chez cet homme. Il ne sait pas quoi, mais sans doute, à l'image du chef suprême, il n'aime pas les Français, une expression qui saute aux yeux de Mainville qui les a suivis jusque dans la petite cour détrempée. On dirait qu'en cessant, la pluie a décidé de ne pas participer à leur petit cérémonial. Très bref, car d'un impeccable bras tendu, en ponctuant son geste d'un incontournable : « Heil Hitler », sonore et retentissant, le SS prend congé. Habituellement, la marque de politesse pour se dire « bonjour » ou « au revoir », consiste en un serrement de main.

Or, depuis quelques années, dans la Germanie aryenne, le salut, bras tendu associé à un braillement sinistre et guttural, a pris le pas sur les pratiques en cours dans les autres nations. Outre-Rhin, ce geste est devenu un rite et maintenant, là-bas, tout le monde s'adresse de la même manière à un parent, à un ami ou à n'importe quelle personne que l'on croise dans un lieu public ou privé. Mainville le sait, mais il pensait que l'autre se serait adapté, pour un temps, à ce qu'il doit considérer comme une méthode ancienne, archaïque. Pour le directeur de la Santé, c'est peine perdue. Déçu par cette manifestation d'amitié avortée, ce dernier ramène d'un air emprunté, comme s'il ne savait plus qu'en faire, sa main le long du corps. Rien n'a échappé à l'officier. Si l'on exclue la poignée de mains de Montoire, le geste est bel et bien, désuet pour ceux de la Grande Allemagne.

Plantés à deux pas, deux SS Schütze attendent, pistolets mitrailleurs prêts à tirer sur tout ce qui, alentour, aurait la malencontreuse idée de bouger. Et Zito quitte le bâtiment, sous le regard désabusé du directeur. Tous se mettent en marche, encadrant celui qui en quelques secondes, est devenu un ex-prisonnier. Et c'est là qu'on se rend compte que dans les écoles de la SS, l'on n'enseigne pas les bonnes manières car, si cela était, l'un des SS Schütze ne lui collerait pas sa crosse dans le dos, histoire de le faire avancer plus vite. Zito s'insurge contre une

attitude qui ne devrait pas être. Et si la courtoisie n'est pas au catalogue, la communication, n'est pas non plus, très au point dans les rangs nazis. Il semblerait que ce soldat n'ait pas été mis au courant qu'ils sont venus chercher un « ami », futur collaborateur du Grand Reich. A première vue, on ne lui a rien expliqué et Zito rouspète. Lui, il est là de son plein gré. Cet acte ne pouvant être que le fait d'une regrettable méprise, très vite, le SS Sturmscharführer le réprimande dans un allemand dont les intonations que l'on déclinera en termes d'aboiements, déstabilisent quelque peu les présents. L'officier vient de lui signifier que monsieur François Zito a choisi, en ami, de servir le Reich. Serait-il soudain revenu à de meilleurs sentiments ?

Après ce bref, mais efficace recadrage, tous les quatre se dirigent vers un Kübelwagen dans lequel, sans le bousculer, mais sans l'y inviter avec les « honneurs », les deux soldats font monter, dans un rapide cérémonial, ce nouvel ami. Les deux SS prennent place chacun d'un côté. Ainsi entouré, Zito se dit qu'il n'a aucune possibilité de prendre la fuite. Mais pourquoi s'enfuirait-il ?

S'il est là, c'est bien qu'il l'a voulu. Dès que Schmidt a pris place à côté du chauffeur, sur un ordre donné sèchement, le véhicule démarre en direction du grand portail que deux gardiens viennent d'ouvrir pour l'occasion.

Chapitre 3

Dans un Paris entièrement livré à l'Occupant, où bon nombre de bâtiments publics ont été réquisitionnés pour les services administratifs allemands et d'autres, privés, comme les prestigieux hôtels situés sur les deux rives du fleuve, pour loger des officiers, où dans les rues, « cohabitent » des panneaux indicateurs dans la langue de Goethe et en caractères de taille inférieure, dans celle de Molière, les habitants, bon gré, mal gré, ont dû s'habituer. C'est dans l'une de ces rues que nous retrouvons le Kübelwagen roulant dans ce décor profondément modifié, un décor au goût germanique. Et c'est dans l'un de ces nombreux édifices qu'à vive allure, vient d'entrer la Volkswagen pour venir s'immobiliser en contrebas du perron dans un coup de frein un peu brusque, faisant crisser les pneus et en laissant des marques sur le gravier.

Tout cela n'a pas l'heur d'être du goût de Schmidt qui lance à son chauffeur, un œil réprobateur. Passablement énervé, l'officier saute à terre. En vieil habitué des caprices de ce dernier, Hans ne s'en offusque pas davantage. Cela fait longtemps, déjà, qu'il est « vacciné » au mauvais caractère de son passager. Attendant les prochains ordres, il reste stoïque, bien calé sur son siège, le regard fixe en direction d'un imaginaire qui l'aide à passer le temps. Dans le même temps, l'un des soldats n'a pas attendu l'immobilisation du véhicule pour mettre pied à terre, tandis que son collègue, oubliant cette manie ressentie d'ordinaire comme un usage établi, ne pousse pas Zito pour accélérer sa descente. Il l'invite seulement à se dépêcher. Nuance à discuter. Jusque-là, en prison, Zito n'a pas eu beaucoup d'occasions d'assister aux ravages de l'Occupation. Si tout au long de son déplacement à travers les rues de la ville, entre la Santé et ce bâtiment, il a vu des drapeaux à croix potencée noire, sur fond blanc cerclé de rouge, flotter aux frontons des édifices, trop à la joie d'être redevenu un homme libre s'envolant sur son nuage vers une autre planète, il n'a pas dû y prêter grande attention. Mais à cette seconde, son œil est carrément détourné par un autre, identique, mais démesuré et déroulé sur une partie de la façade. Et parce que Zito s'immobilise pour le fixer, Schmidt le heurte. Ce n'est pas à proprement parler, une « collision », mais la rencontre déplait souverainement à

l'impétueux Sturmscharführer qui lui manifeste sa désapprobation, lui reprochant, sans le dire vraiment, mais en le lui faisant fortement ressentir, de se trouver sur un chemin dont il aurait pu s'écarter. Aux yeux de Zito, l'attitude a quelque chose d'assez « déplacé », dirons-nous. C'est l'autre qui vient de lui rentrer dedans et lui, Zito, qui n'a pas bougé d'un pouce se fait engueuler. Dans ce monde à l'envers où tout va à volo, doit-il accepter cette saute d'humeur ?

Une nouvelle étape vient d'être franchie, réédition de ce sentiment de défiance né quelques minutes plus tôt à la porte de la prison. L'ami du Grand Reich reste circonspect. Nulle intention de lui faire sentir, de ternir, de prendre le risque d'envenimer la relation en faisant remarquer à l'officier, son comportement déplaisant. Il s'en voudrait de lui tenir grief pour si peu. Zito n'est pas rancunier pour deux sous, à moins qu'il ne cache bien son jeu et dans la foulée, comme pour effacer sa déception, il pose un sourire béat, un regard bienveillant sur l'emblème, regrettant que la bannière ne soit pas suffisamment mise en valeur, pourtant bien visible dans ce mélange de noir et de rouge pétard, confirmé, dans un français à forte tonalité allemande, par Schmidt qui l'affirme en excellente place, justifiant qu'aujourd'hui, le ciel est trop sombre pour lui donner tout l'éclat qu'il mérite. Hélas. Il ne peut s'agir que de son point de vue, car même dans le fog londonien, ce drapeau est si peu discret,

qu'un aveugle le verrait. A cet espoir de changement météorologique, Zito échange un accord sans condition. Veut-il se faire valoir ?

Durant une seconde, le Sturmscharführer s'est interrogé. Son expression lui a mis le doute, mais brusquement, son visage rayonne. Sa difficile perception du français est très certainement à l'origine de son hésitation, mais dès qu'il a compris, on le voit flatté, que le symbole qu'il représente avec fierté ait été à ce point « remarqué ».

- Vivement que vienne le beau temps !

- Au retour du soleil, il retrouvera son plus bel effet, lui répond Zito.

Pourquoi l'officier se rembrunit-il, subitement ?

Parce que le sentiment que Zito se moque revient en force et Schmidt se demande comment prendre la remarque de ce type dont l'attitude intrigue. En même temps, on peut facilement envisager qu'au lendemain de la cuisante défaite des armées allemandes devant Stalingrad, le propos puisse avoir des allures de persiflage, une raillerie sous-jacente qui se poursuivrait depuis que Zito a choisi de ne pas se fâcher, mais après un revers qui marque, mais on ne le sait pas encore, le début de la fin, la réflexion, pourtant anodine, revêt là, pour cet officier, des allures de pique. Le Reich vit mal son échec en URSS. Schmidt s'interroge. Le personnage est complexe, du genre à donner du fil à retordre à tous ceux qui ont affaire à lui. C'est un esprit rebelle, mais

si Zito est une forte tête, en réalité, il s'en fiche éperdument. Dans quelques minutes, il n'aura plus de contact avec lui. Dès qu'il l'aura remis à son destinataire, il s'en lavera les mains. L'avenir nous prouvera qu'il a vu juste. Pour l'heure, l'officier ordonne qu'on le suive et non encadré, mais suivi de près par les deux soldats et toujours au pas de course, les deux hommes gravissent les marches.

Dès leur entrée dans un vaste hall, Zito arrête une nouvelle fois ses pas et détaille la décoration des lieux aux couleurs du nouveau locataire installé là, bien dans ses meubles et apparemment, décidé à y rester. Là, c'est un grand escalier qui se divise en deux, passé un demi-palier. Et il imagine qu'il y avait là, un autre portrait. Si cette maison a été réquisitionnée, c'était celui d'un ancêtre ou s'il s'agissait du siège d'un établissement commercial, d'une banque ou autre, probablement celui de l'ancien directeur. Dans tous les cas, il doit s'agir d'un occupant juif que la Gestapo a « déménagé ». Le joyeux euphémisme. A la place dudit portrait, trône un autre, plus grand, immense, même : celui du nouveau maître de l'Europe. Bien que résolu à se joindre à eux, l'homme à l'esprit critique, regarde l'image de ce moustachu au sourire peu amène, engoncé dans une veste d'uniforme d'un vert douteux et mal défini et qui lui sied autant qu'un tablier à une vache. L'image ne paraît pas être à

son goût. Zito semble trouver le portrait surdimensionné, mais il se gardera bien de le signaler. Et il est un autre détail qu'il n'énonce pas à haute voix, mais pensant dans une réflexion très intérieure, que l'illustre inconnu, auteur de l'imposante croûte, n'est pas près de devenir célèbre. Pourquoi cet homme qui a pris la décision de servir la Grande Allemagne n'a-t-il que médisance à son endroit ?

A vrai dire, quand les journaux ont fait état de l'arrivée du régime nazi au Pouvoir en Allemagne, Zito n'a pas adhéré aux idées de ce nationalisme exacerbé. Il n'a pas vu en cet Hitler, la capacité à sortir le monde de la crise économique qui le secouait. Zito n'est pas « nazi ». Seulement, dans sa cellule, il étouffait et il voulait en sortir, coûte que coûte. Il a donc juste saisi une opportunité de quitter la prison. Et au final, il ne sait pas trop où il va. Culturellement, ce fils d'ancien combattant de 14-18, ne tient pas les Allemands dans une particulière odeur de sainteté. Lui, Zito, le malfrat ne sera jamais à genoux devant l'Occupant, mais il leur doit d'être redevenu un homme libre. Là, ça se discute. Je ferme l'aparté. Passé l'avis artistique sur l'œuvre citée plus haut, Zito constate qu'il vient de pénétrer dans une vraie fourmilière. Pour le nombre de personnes qui travaillent là, officiers de la Wehrmacht et de la SS, soldats des deux corps, employés civils, il ne règne pas une ambiance de hall de gare. Les échanges sont feutrés et si ce n'étaient quelques

bruits de bottes résonnant sur les marches de pierre, chacun vaquerait à ses occupations respectives dans un silence quasi-religieux. On pourrait, dès lors, se croire dans une cathédrale. Enfin, presque car dans le saint-Lieu, on voit rarement deux hommes revêtus d'un ciré noir, traverser la nef en traînant un autre, groggy et portant les vestiges d'un passé récent, très récent même, au vu de quelques plaies, passé durant lequel il a été « malmené ». Quand après avoir poussé une porte et avoir disparu dans un couloir, le calme revient, Zito voit, sur un côté, au bas de escalier, assis derrière un petit bureau, un subalterne de la Wehrmacht qui, comme tous les plantons de toutes les armées du monde, n'a pas grand-chose à faire, si ce n'est qu'à se livrer à sa principale occupation tout au long de ses interminables journées : accompagner d'un regard profondément bovin, les allées et venues de tous ces gens. La mine de ce type amuse Zito. Quand tous les quatre passent devant lui, le factionnaire se lève et se lâche d'un mécanique et irréprouvable bras tendu à l'attention de Schmidt et de ses deux coreligionnaires. Eux aussi, lui rendent le même salut que ces années de pratique ont, en quelque sorte, automatisé et sans presque tourner la tête, comme on allie le geste à la parole, tous se fendent d'un : « Heil Hitler ». A bien regarder, on s'aperçoit qu'ils n'ont pas salué le planton, mais que leur expression était dirigée dans la direction du portrait. Est-ce pour faire « couleur locale », se faire encore mieux

apprécier, que Zito vient de témoigner au passage, la même amicale sympathie pour le personnage ?⁴

Et puis, le groupe, par une porte différente que celle empruntée quelques instants plus tôt par les deux gestapistes et leur prisonnier, s'engage à travers un long couloir. Par les portes ouvertes ou entrebâillées de quelques bureaux, parviennent, sous les doigts de blondes et accortes dactylos germaniques ou d'autres, moins blondes, mais néanmoins collaboratrices, des crépitements rapides de machines à écrire. Les voilà s'engageant dans un deuxième couloir. Suit une nouvelle série de bureaux. Ceux-là ont toutes leurs portes fermées. Sauf une. Celle-ci est entrebâillée et elle marque la fin du « voyage » des quatre hommes. L'endroit est vaste et bien éclairé par de hautes fenêtres donnant sur un parc boisé. Dans un très beau costume trois-pièces, un civil travaille. C'est un grand type brun. Agé tout au plus de vingt-deux ans, il se nomme Henri Seutier. L'homme a le cheveu court et l'allure du collaborateur zélé du régime de Vichy, affidé à celui de Berlin. Des monceaux de dossiers empilés les uns sur les autres encombrant sa table dans un ordre parfait, à

⁴ Après la guerre, sortira sur les écrans, le film de Charlie Chaplin : « Le dictateur », une satire acerbe interdite dans l'Europe occupée et pour cause. Les deux hommes ont le même âge. Le premier est né le 20 avril 1889 et l'acteur-réalisateur, quatre jours plus tôt. Si on peut leur trouver une ressemblance physique, il n'existe entre eux, aucun lien intellectuel : l'un, antisémite forcené ne pouvant supporter l'autre, le juif. En fait, Charlie Chaplin n'est pas juif. Il est protestant, mais l'acteur a joué avec l'idée véhiculée par les médias et la rumeur publique et il ne l'a jamais démentie. Et j'affirme qu'en dehors du physique, trouver une quelconque ressemblance avec l'autre, serait insultant pour Charlie Chaplin.

l'image de celui des gens en vert-de-gris qui peuplent majoritairement le bâtiment. Seutier semble ne pas avoir de temps à perdre et il s'active à la manière d'un servile tâcheron, quand des coups répétés sur la porte, l'extraient de son labeur.

- Entrez !

Là, j'ai traduit en Français, mais dans un tel environnement, il faut entendre : « Herein ». On ne sait jamais qui vient. C'est ainsi que ce Français, trahi par son accent, vient de lancer l'invitation sur un ton sec. Seutier a deux objectifs prioritaires : faire oublier qu'il fait partie d'une nation vaincue et se faire apprécier de ses nouveaux amis. Et pour cette raison, tout sourire dehors, le plus souvent possible, il s'exprime dans leur patois. L'œil aussi perçant que celui d'un vautour, il pose un regard arrogant vers la porte. Schmidt a frappé, histoire sans doute de « faire poli », mais en fait, il a pénétré dans ce bureau comme en réalité, il rentrerait chez lui.

- Heil Hitler !

Si la France, depuis qu'elle est occupée, en découvre la pratique, il est utile de préciser, ainsi que je le signale dans le chapitre précédent, que cette façon bien particulière de brailler le bonjour, a pris son envol dans l'Allemagne d'après la Première Guerre Mondiale, quand, en 1921, le « Patron » a évincé du DAP, le parti dans lequel il militait, le pangermaniste Anton Drexler.

Dès lors, le DAP⁵ s'est métamorphosé en NSDAP⁶. On connaît la suite. Peu à peu, sa notoriété grandissante et surtout après 1933, a fait de ce témoignage de sympathie, la marque de fabrique du régime national-socialiste. Elle y est tellement à la mode que gare à celui qui s'aviserait d'adopter une autre formulation. C'est pourquoi je me permets un jeu de mot facile en disant que là-bas, elle fait fureur. A présent, avec l'afflux massif de ces touristes, plus connus sous le vocable moins sympathique de « doryphores », elle est l'incontournable forme de politesse. Evidemment, en France, tout le monde ne l'utilise pas. Non. Elle n'est que le leitmotiv de la génération « collabo ».

Schmidt salue Seutier avec le très net sentiment de fierté de celui qui a, chevillée au corps, la certitude d'appartenir à la race supérieure. Seutier n'est pas Aryen, mais qu'importe : il a rejoint leur camp, celui de la collaboration et l'air altier, il se redresse d'un bond et bras tendu, rend son salut à Schmidt faisant résonner dans la pièce, un nouveau « Heil Hitler ». C'est ainsi qu'il lui souhaite la bienvenue. En bons chiens de garde qui n'ont pas reçu l'ordre d'introduire Zito, faisant abstraction du fait qu'ils ont affaire à celui qui va devenir l'un des leurs, un presque semblable, les deux soldats, méfiants par nature, surtout lorsqu'il s'agit d'un Français, veillent à ce

⁵ Deutsche Arbeiterpartei, parti d'extrême droite pangermaniste et antisémite.

⁶ Nationalsozialistische deutsche Arbeiterpartei, le parti nazi.

qu'il ne fasse pas un pas de trop en avant. Loin de ce jugement, en observateur attentif, Zito scrute chaque geste, chaque expression des deux protagonistes, comme le ferait un élève studieux qui attendrait sur le pas de la porte que le directeur d'établissement l'autorise à entrer. Ces gens, leurs manières, l'agacent. Il voudrait bien percevoir, ne serait-ce que quelques bribes de leurs lointains chuchotements. Et puis, il aimerait aussi, qu'on s'intéresse un peu à lui : s'il est là, ce n'est pas pour jouer les figurants. Et les deux qui continuent de discuter à voix basse, d'affaires et d'autres qui ne le regardent pas, au point qu'il se conforte dans son impression qu'ils l'ont oublié. Si ce n'était les gentils accompagnateurs collés à ses basques et qui, très certainement, ne lui permettraient pas de s'éloigner, il lui semble qu'il pourrait disparaître sans que ces deux-là ne se rendent compte qu'il est venu. Zito n'imaginait pas qu'on puisse lui manifester aussi peu d'intérêt, mais il sait se montrer patient. Il est chez des amis et au risque de déplaire, de passer pour un impoli, on ne quitte pas ses amis sans un motif valable. De quoi, sur qui s'entretiennent-ils ? De lui ?

Leurs regards sont noirs, limite mauvais. Que peuvent-ils bien se dire ? Médire sur son compte ? S'en méfier déjà ou lui reprocher quoique ce soit, si ce n'est qu'il est un truand ? Son activité passée, ils la connaissent. Ils n'ignorent pas qui ils reçoivent, il n'en a pas fait

mystère sur sa lettre. Elle était suffisamment explicative. Zito n'a pas manqué de tout mentionner dans son « courrier de candidature ». Et dans le cas peu probable où il ne leur aurait rien dit, il est évident que sortant de prison, la Gestapo n'aurait pas manqué de faire une enquête auprès des services pénitentiaires. Tout à l'heure, Zito s'est dit qu'il pourrait partir sans qu'on le voie, mais à bien y réfléchir, il ne serait pas bon de tenter l'expérience, même pour rire. Et pourquoi prendrait-il la tangente puisqu'il est là de son plein gré ?

S'il n'est pas d'un niveau culturel très élevé, Zito n'est pas stupide pour deux sous. Il a tôt fait de constater que ces nouveaux amis doivent mal connaître la définition du mot humour. Pire et cela est le point de vue de l'auteur, il y a fort à parier que dans l'Allemagne nazie, le mot est tombé en désuétude.

Soudain, aussi surprenant que cela puisse paraître, survient un revirement total de situation : Seutier se penche par-delà l'épaule de l'officier SS, daignant enfin, porter un intérêt au nouveau venu, à ce dénommé François Zito. Après un mot que de sa place, il n'a toujours pas entendu, Schmidt répond par un : « Yah, herr Seutier ! ». C'est bien la première réplique qui passe fort et clair.

- Merci, Sturmscharführer Schmidt, faites-le entrer !

Les deux hommes se sont tout dis et Schmidt clôture l'entretien en reproduisant, claquement de bottes et bras tendu, le cérémonial auquel il s'est livré en entrant. L'Allemand revient vers la porte. D'un signe, il invite les deux SS Schütze à escorter Zito jusqu'au bureau de Seutier sans déférence particulière, mais en prenant certaines précautions.

- Approchez, Zito !

Ce dernier ne bouge pas. A-t-il percuté ? A quoi pense-t-il pour ne pas réagir ?

Chassez le naturel, il revient au galop. Oubliées les recommandations. Si les soldats le « bousculent », ce n'est pas de cet air méchant dont ils ont habitué les populations en d'autres circonstances, mais pour le « réveiller ». Ce geste, une fois de plus, Zito l'encaisse mal et il leur manifeste à nouveau son déplaisir, immédiatement aidé d'un nouveau rappel à l'ordre de Schmidt. Aussitôt, les deux soldats viennent se planter de chaque côté et l'encadrent, malgré tout, armes au poing, prêts à intervenir. On ne sait jamais.

Bien qu'il n'agrée pas ces pratiques, Seutier lui présente ses excuses dans un sourire quelque peu narquois. Il ne le voit que depuis deux ou trois minutes et déjà, il semble ne pas apprécier cet être à l'apparence trop fière à son goût. Joue-t-il la comédie ou a-t-il vraiment jugée outrageante, l'absence de civilité, les manières un peu brutales des deux soldats ?

Schmidt reste neutre. On peut même penser que dès maintenant, il considère qu'il n'a plus rien à voir avec l'affaire. Il était en charge de le convoier dans le bureau de Seutier, il l'a emmené là où on lui a demandé de l'emmener. A présent, sa mission est achevée : le voilà passé dans l'autre camp, celui d'observateur. Dans ces conditions, il devrait partir. Non, il ne sort pas et vient se planter derrière Zito, droit comme un piquet. Bien malin qui pourrait dire à quoi pense cet homme qui ne semble manifester aucune émotion particulière. Aurait-il l'intention de s'immiscer dans leur conversation ?

- Alors, mon cher ami, vous avez décidé de quitter le monde des voyous ? Heureux de nous rejoindre, Zito ?

C'est sur un ton très paternaliste que Seutier lui fait part des satisfactions qui vont être les siennes à servir l'Europe nouvelle et à combattre la racaille judéo communiste.

- De pouvoir participer à l'élimination de cette lie du monde contre laquelle se bat avec détermination, notre Führer !

Tellement emporté par son discours, Seutier ne remarque pas que le possessif employé, vient de faire tiquer Schmidt.

Chapitre 4

Sa présence n'était pas justifiée et l'officier nazi s'en est allé au bout de trois minutes. Depuis sa prise en charge à la Santé, Schmidt ne se cachait pas, d'ailleurs, les ordres allaient en ce sens, qu'une fois livré à son destinataire, son travail serait terminé et qu'il s'en irait vers d'autres activités. L'entretien entre Zito et Seutier n'a duré tout au plus qu'une dizaine de minutes. Ce court laps de temps a suffi au voyou pour convaincre, si besoin était, son interlocuteur de sa motivation à rejoindre la milice de Darnand. Le courant est très vite passé et Zito s'est vu embrigadé. Dans les jours qui ont suivi, il a pris son « service » et il est devenu le chef d'une petite équipe aux ordres de la Gestapo. Avec lui, donc, trois hommes : le premier d'entre eux se nomme Venturini, un grand costaud à la trentaine hargneuse qui n'est pas sans rappeler le gros Théobald. A chacune de

ses sorties, ce type oublie d'emmener son cerveau. Il faut dire que vu le nombre de fois qu'il s'en sert, cet organe serait pour lui, plutôt « encombrant ». L'homme ne réfléchit pas, il flingue. Par contre, Venturini, Ange de son prénom, embarque ses muscles dans toutes ses opérations. Ce Corse a quitté son île de Beauté à l'âge de quatorze ans avec comme unique diplôme, son certificat d'études obtenu sous la menace d'un fusil de chasse. Sur le continent, à Marseille, l'adolescent s'est illustré par des vols sans importance et par des provocations dans les bars, qui pratiquement toutes, ont été suivies de rixes. Un soir, il a fait la connaissance d'un vieux truand local qui, après l'avoir surpris à voler le collier de sa jeune et belle épouse, ne pouvant le balancer aux flics, a préféré le prendre sous son aile protectrice. Quelques jours auparavant, l'un de ses gardes du corps venait d'être abattu par la police. Il lui fallait le remplacer et c'est ainsi que Venturini a trouvé son premier boulot. Bien payé et lui laissant du temps libre, le garçon à la belle gueule est devenu proxénète en mettant sur le trottoir, la femme qui venait de le déniaiser. Très vite, il a pris goût à une activité rémunératrice et sans risque majeur pour lui. Au fil des semaines, il s'est constitué un « cheptel ». A partir de là, son avenir était tout tracé, bien pénard, mais ô combien monotone. Un jour, son patron l'a associé à une entreprise de déménagement d'un type assez particulier puisqu'il consistait à « déménager » de riches appartements et de belles

villas sans l'accord, cela va s'en dire, de leurs propriétaires. Mais après avoir écumé les demeures marseillaises, les affaires commençaient à péricliter. Avec tout ça, il s'était fait une notoriété auprès de la police locale : dès qu'un déménagement avait lieu, c'est à lui que ces gens venaient demander où il se trouvait tel jour, à telle heure. Ça devenait lassant d'être suspecté à tous bouts de champ. Il était temps pour lui de se faire oublier. Mais il n'était pas question qu'il perde la main sur une occupation aussi lucrative. Alors, il est allé mettre en pratique son savoir-faire sur Paris. En plus, il n'y avait pas que de la police qu'il devait se faire oublier, mais aussi et surtout, de quelques amis avec lesquels il n'avait pas toujours été très régulier et qui, à la suite de cela, étaient devenus d'anciens amis. L'autre, c'est Louis Dubreuil, un artiste de music-hall, du genre ringard, admirateur d'Hitler de la première heure, mais qui, comme Zito, n'a pas de réelles convictions. C'est juste l'orateur qu'il trouve « envoûtant ». Tous les goûts sont dans la nature. D'avoir véhiculé un tel jugement, l'a empêché, après l'instauration du Front populaire, d'avoir des engagements sérieux et des mois durant, il a couru le cacheton, acceptant ce que son imprésario, aussi mauvais que lui, lui décroche : des contrats minables. Au cours des derniers mois, sans ressource, il a même déménagé à la cloche de bois et il y serait encore si un soir, alors qu'il s'apprêtait à entrer dans un café pour

y faire la manche, il n'était tombé nez à nez avec un milicien qui en sortait. Au passage, les deux hommes se sont un peu bousculés, chamaillés, même, mais au lieu de se battre, aussi imbibés l'un que l'autre, ils se sont mis à discuter. Dubreuil l'a invité à boire un coup et dans un échange de vapeurs d'alcool des plus envahissants, ils en sont venus à déblatérer sur les juifs. Ce sujet les a tout de suite réunis. L'acteur raté s'est laissé persuader qu'en participant à leur chasse, il retrouverait sa place dans la société, qu'il serait une personne reconnue. Et aussi et surtout en aidant le Reich à se débarrasser de ces sous-hommes, il retrouverait un toit. Le troisième, c'est le gros Léon, un jeune blondinet aux yeux bleus, une sorte de Lacombe Lucien⁷ serré dans des habits de paysan endimanché, plutôt rustre et doté d'une cervelle de moineau équivalente à celle de Venturini, mais peut-être encore plus insignifiante. Lui non plus, n'a pas de réel engagement politique. C'est l'air du temps et l'antisémitisme ambiant qui l'ont conduit là, car il ne connaît pas de juifs ou s'il en a côtoyés, il n'a jamais su qu'ils l'étaient. Et pour clore la présentation de ces trois individus, pour les résumer plus brièvement, je pense qu'on peut parler de trois crétins de la plus belle espèce.

⁷ Film de Louis Malle, sorti en 1974.

Ce matin d'hiver, le soleil et un ciel repeint d'un beau bleu donnent à la rue, une note de gaieté telle qu'il en faudrait peu, au vu des vieilles façades des immeubles de ce quartier ouvrier du vieux Paris, pour que l'on se dise que tout n'est pas aussi noir qu'on veut bien le dire, que la guerre est loin, bien loin, n'est pas ou ne serait plus. Mais tout cela n'est qu'illusoire : la belle lumière n'éclaire que les murs, car dans les cœurs, règne l'esprit du conflit toujours présent et dans les estomacs, de forts relents de privations. Là-bas, l'absence d'ombre confirme l'heure indiquée par l'enseigne de l'horloger : une montre en débordement de la devanture, pas très original, mais significatif de l'activité. Il est midi et au coin de la rue, devant la petite épicerie, deux ménagères, tickets de rationnement en mains, achètent les quelques rares denrées restées sur les présentoirs de la devanture. Ces femmes n'iront pas bien loin avec ces quelques rutabagas, mais il faut bien manger en ces temps difficiles. Soudain, dans un bruit assourdissant, débouche à vive allure à l'angle de la rue, une Traction Avant. Si elles l'ont vue, elles ne prêtent pas une attention particulière à ce véhicule couleur de mort conduit par Léon et dans lequel ont pris place, Zito, Venturini et Dubreuil. Mieux vaut détourner la tête. Ces derniers mois, ces voitures sont devenues tellement présentes dans le paysage, que si l'on devait se retourner à chaque fois qu'il en passe une, au-delà du danger que représentent ses occupants, l'on

courait bien, le risque d'un torticollis. Et c'est pour éviter, dans une réaction toute mécanique, d'avoir à se confronter à ces gens, avec la crainte d'une arrestation arbitraire, qu'elles préfèrent ne pas les voir et se faire les plus discrètes possible : on ne s'oppose pas, on ne discute pas avec ces gens-là.

Nos zélés auxiliaires de la Gestapo ne partagent sûrement pas ce point de vue. Auréolés de la fierté que leur procure leur mission « libératrice », les hommes de la Carlingue comme on les appelle, ne jouent pas la carte de la discrétion. Au contraire. Font-ils cela pour se faire remarquer ?

Certainement pas. Comme de bons ouvriers soucieux de la besogne qu'ils ont à accomplir, ils se rendent tout bonnement à leur travail et aujourd'hui, le labeur les amène dans cette ruelle sans issue au fond de laquelle se trouve un petit garage semblable à des milliers d'autres et dont le temps s'est chargé de faire oublier la couleur de la peinture de sa façade. Les freins crissent. Dans leur tenue noir corbeau, les trois individus n'ont pas la patience d'attendre que la voiture soit totalement arrêtée pour en descendre et Zito, chef oblige, s'élance à la tête de ses deux sbires. Ensemble, ils s'engouffrent dans un vaste espace envahi de voitures sur cales, certaines sans roues ; d'autres, capots béants.

Non loin d'une Peugeot 202 d'où la calandre a été retirée, un petit homme rondouillard, la soixantaine bien sonnée, s'affaire sur une Juvaquatre Renault, la tête à demi-cachée par le capot et disparaissant même dans le moteur. Avec les années, Pierre Leduc s'est un peu « enveloppé » et là, il se trouve un peu gêné aux entournures dans son bleu de travail décoré de cambouis qui, dans un temps lointain, a été à sa taille. Tels des fauves pressés et affamés, les hommes au gamma courent vers lui, sous l'œil amusé de Léon resté à son volant et qui, de sa place, peut voir tout ce qui se passe à l'intérieur. Aucun mouvement ne lui échappe. Il suit ses « amis » de son regard fidèle de cerbère idiot. Et puis, pour passer le temps, il allume une cigarette, mais dès qu'il relève la tête en tirant sur sa tige, Léon les a perdus de vue : deux secondes ont suffi pour qu'ils s'évanouissent au détour d'une rangée d'une dizaine de voitures. Et quand nous les retrouvons, c'est pour les voir s'avancer à pas feutrés, pour ne pas alerter le vieux mécano. Parvenu près du petit homme, Venturini lui tape sur l'épaule, l'amenant à se retourner, l'air à la fois surpris et réjoui, bien que la claque n'ait pas été très tendre et que le garagiste s'en trouve un tantinet secoué.

- Ça va, patron ?

- Ça ira mieux le jour où tu taperas moins fort, Ange !

On peut s'étonner que Venturini ait appelé Leduc, « patron » et que ce dernier l'ait appelé par

son prénom, de telles familiarités laissant supposer qu'ils sont de vieilles connaissances. Pour avoir le fin mot de l'histoire, il faut remonter dix ans en arrière, à son arrivée à Paris, en 1930. A cette époque, Venturini avait dix-sept ans et c'est dans ce garage que le jeune truand marseillais a trouvé du travail ou plutôt qu'on lui en a procuré. Durant quelques semaines, on n'a pas entendu parler de lui, jusqu'à cette rixe dans un bar. Après quelques nuits passées au violon, un juge a placé le mineur en apprentissage. Un travail dur, mais qui lui procurait une couverture qui lui tenait bien chaud et qui pouvait, le cas échéant, le dédouaner, faire de lui, un garçon honnête avec de fiches de paie en bonne et due forme, mais qui ne lui interdisaient pas à la nuit venue, tout comme à Marseille, de s'en aller vider les maisons des « rupins », comme il disait. L'activité était bien plus lucrative, mais dans son atelier, le petit commis ne pouvait pas s'en vanter. Durant plus de deux ans, aux dires de ses collègues, même si auparavant, il n'avait jamais eu l'occasion de se plonger au cœur du boulot, il avait vite appris et il était même devenu un très bon élément. Depuis 1933, il lorgnait du côté des idées du moustachu de Berlin, mais on ne saura jamais comment, ni lui non plus, d'ailleurs, au printemps 1936, il a été séduit par les manifestations du Parti communiste. Tout de suite, il a adhéré aux thèses du Front populaire, mais ça n'a pas duré. Venturini est revenu à ses « premières amours », si l'on peut dire : la